

Déclaration

Sawt al-Umma, 3 janvier 1947.

*Un poème qu'Amr ibn Kulthum composa jadis a détourné les fils de
Taghlib de toute noble action ;
ils s'en glorifient depuis leur tout premier ancêtre — quels hommes, à ne
jamais se lasser d'un seul poème !*

Il me coûte de fâcher le président du Conseil, de fâcher ses partisans et ses adversaires, et de fâcher les journaux qui se sont lancés dans la louange et la flatterie sans mesure — mais la vérité doit être dite, même si elle fâche tous ces messieurs ensemble. Et la vérité est que le président du Conseil n'a rien dit qui soit d'un quelconque poids. Et ce qui pousse la vérité plus loin encore, c'est que le président du Conseil n'a, jusqu'à présent, rien fait qui puisse nous satisfaire ou nous rassurer ; on pourrait dire qu'il a fait avancer la question du Soudan — non pas, dirai-je, de la largeur d'un pas, ni même de la largeur d'un doigt, mais, dirais-je plutôt, de la seule largeur de sa propre conviction.

Nous ne devrions pas nous laisser tromper par cet enthousiasme, que l'on suscite là où l'enthousiasme n'a que faire. Car les collectivités, lorsque certaines circonstances les entourent et que certains événements les frappent, obéissent à leurs propres lois, qui les poussent à une émotion rapide et soudaine, et les entraînent dans un excès d'enthousiasme qui ne sert absolument à rien.

Il n'y a aucun doute que le peuple égyptien, en ces jours, est entouré de circonstances particulières, lourdes de difficultés, qui le rendent extrêmement disposé à une émotion rapide et à une explosion soudaine du sentiment. Car al-Nokrachi Pacha, Sidqi Pacha et les Anglais ont si longtemps mis à l'épreuve la patience de ce peuple qu'elle s'est épuisée ; ils ont si longtemps traité ce peuple à la légère qu'il en est venu, à son tour, au mépris ; ils ont si longtemps appâté ce peuple d'espoir qu'il s' imagine avoir atteint ses souhaits et réalisé ses aspirations, puis ils l'ont plongé dans le désespoir jusqu'à lui faire croire que ses souhaits étaient devenus plus inaccessibles que les Pléiades, et sa dignité tombée plus bas que la poussière.

Al-Nokrachi Pacha, Sidqi Pacha et les Anglais ont si longtemps fait patienter ce peuple, l'ont retardé, l'ont tourné et retourné, et ont manœuvré autour de lui, qu'il s'est lassé de tout, jusqu'à ce que sa révolte

soit devenue plus prompte et plus rapide que n'importe quoi d'autre.

Amr bâilla quand Khalid bâilla devant lui, par contagion — mais aucun bâillement ne me revint.

Car le président du Conseil n'a rien dit, dans sa déclaration, qui appelle à l'enthousiasme, ni qui rende aux cœurs si peu que ce soit de réconfort ; il a seulement déclaré aux députés et aux autres Égyptiens qu'il doute — comme d'autres fils du peuple en doutent depuis longtemps — de la bonne foi des Anglais à l'égard du Soudan, et qu'il voit les Anglais — comme d'autres fils du peuple les voient depuis longtemps — convoiter le Soudan, s'acharnant à le coloniser et à se l'approprier, s'efforçant de le détacher de l'Égypte, et encourageant une partie de ses propres habitants à désirer la séparation, à la revendiquer et à l'exiger avec insistance.

Telle est la pure substance de la déclaration du président du Conseil. On disait jadis que le véritable art de gouverner consiste à discerner l'avenir et à s'en prémunir avant qu'il ne survienne. Il eût été naturel, je crois, qu'al-Nokrachi Pacha et ses semblables, qui prennent en charge les affaires du gouvernement en ces jours, fussent trop avisés, trop perspicaces, trop pénétrants dans leur clairvoyance pour se laisser surprendre par les événements, surprendre par les malheurs, ou saisir à l'improviste par les calamités.

Que les lecteurs me croient si je leur dis que je n'arrive pas à surmonter mon étonnement devant la naïveté de notre président du Conseil — qu'elle soit sincère ou feinte ; car tout Égyptien sait que les Anglais convoitent le Soudan et veulent se l'approprier, et il ne s'est jamais rencontré deux Égyptiens sans que l'un ne parle à l'autre de la mauvaise foi des Anglais et de leur mauvaise gestion dans tout ce qui touche à la question de la vallée du Nil, qu'il s'agisse du sud ou qu'il s'agisse du nord. Si notre président du Conseil a fini par découvrir, à cette heure tardive, ce que tous les Égyptiens savent depuis le traité de 1899, alors nous sommes peut-être en droit de le féliciter pour ce rare exploit de perspicacité, et pour cette naïveté qui, si elle démontre quelque chose, démontre qu'il est parmi les hommes les moins aptes à assumer les charges du gouvernement, et encore moins à assumer le recouvrement des droits de l'Égypte auprès des Anglais.

Ou bien devons-nous croire que les députés se sont enthousiasmés, ont acclamé et applaudi, simplement parce que le président du Conseil a

dit à l'ambassadeur britannique ce qui trouble sa bonne conscience et son cœur sain — à savoir son doute quant à la bonne foi des Anglais et quant à l'innocence de leur politique de toute inclination à détacher le Soudan, et à inciter les Soudanais à réclamer la séparation ?! Que les députés me pardonnent si je dis qu'ils pensent bien trop mal d'al-Nokrachi Pacha — pire que ce que la méfiance peut jamais atteindre.

Car al-Nokrachi Pacha a pris en charge ce second ministère afin de résoudre la crise que Sidqi Pacha avait soulevée au sujet de la question du Soudan ; et il était tout naturel qu'il s'entretînt de cette crise avec l'ambassadeur britannique, et avec quelqu'un de plus haut rang encore que l'ambassadeur britannique — et de quoi cet entretien aurait-il pu traiter, sinon du fait que la politique britannique au Soudan — surtout depuis que Sidqi Pacha s'est rendu à Londres — montre que les Anglais ne sont ni sincères, ni bien intentionnés, ni véridiques ?

Qu'a donc fait al-Nokrachi Pacha jusqu'à présent ?! Ou qu'a donc dit al-Nokrachi Pacha jusqu'à présent ?! Un homme a pris le pouvoir afin de résoudre une crise compliquée entre nous et les Anglais ; il a parlé de cette crise avec l'ambassadeur britannique, et a rapporté aux députés une partie de ce qu'il avait dit à l'ambassadeur — qu'y a-t-il d'étrange en cela ?! Et qu'y a-t-il en cela qui appelle à l'enthousiasme, aux acclamations, aux applaudissements ?! Et qu'a donc finalement dit al-Nokrachi Pacha à l'ambassadeur britannique ? Il lui a dit qu'il doutait de la politique britannique à l'égard du Soudan, parce que la conduite et les déclarations du gouverneur général montrent que les Anglais trament des manigances contre l'Égypte et le Soudan à la fois. C'est là une chose que les journaux écrivent chaque jour, matin et soir. Et il a demandé que la Grande-Bretagne déclare qu'elle ne souhaite pas séparer le Soudan, et qu'elle ne travaille pas à encourager ceux qui réclament cette séparation. Cela aussi, les journaux le réclament chaque jour, matin et soir, et l'on n'attendrait d'un président du Conseil rien de moins que cela. Et peut-être plus important que tout cela encore serait-il de savoir ce que l'ambassadeur britannique a répondu à al-Nokrachi Pacha après avoir entendu ces propos — il ne lui a rien répondu du tout ; car al-Nokrachi Pacha lui-même nous a informés, et a informé les députés, qu'il attend toujours la réponse de l'ambassadeur. N'avons-nous pas le droit de demander quelle est la source de cet enthousiasme, quel en est le sens, et quel en est le but ? N'avons-nous pas le droit de craindre, par-dessus tout, que les Anglais ne nous prennent pour un peuple naïf, que de simples mots suffisent à tromper, que des phrases fleuries suffisent à

satisfaire, et qui pourrait se contenter du peu que donnent de telles formules vides — des formules qui n'avancent rien, ne retardent rien, et n'accomplissent absolument rien ?!

J'avais presque oublié une affaire de la plus grande gravité, grave au-delà de toute mesure : à savoir cette solution éclatante qu'al-Nokrachi Pacha a généreusement offerte, de son propre chef, au problème du Grand Cadi au Soudan. Al-Nokrachi Pacha n'a-t-il pas proposé à l'ambassadeur de maintenir le Grand Cadi dans son poste, à condition que l'Égypte paie son traitement — afin que le gouvernement du Soudan puisse, avec ce même traitement, nommer un haut fonctionnaire judiciaire soudanais à sa place ? Avez-vous jamais vu solution plus brillante que celle-ci ? Avez-vous jamais vu habileté plus accomplie que celle-ci ? Avez-vous jamais vu perspicacité plus aiguë que celle-ci ? Notre président du Conseil commence par céder au gouverneur général exactement ce qu'il veut, puis lui propose, de son propre chef, une solution — à savoir que l'Égypte paie le traitement du juge, si le paiement de ce traitement peut aider à résoudre le problème !

Une telle offre vient-elle d'un homme politique chevronné, sûr de son droit et résolu à s'y tenir fermement, ou vient-elle d'un homme craintif et tremblant qui veut rapetasser la déchirure avant qu'elle ne s'élargisse, et avant que les gens ne la remarquent et ne viennent à penser mal de lui ?

Non, messieurs — laissons de côté cet enthousiasme fébrile, ces émotions bouillonnantes, ces acclamations et ces applaudissements, et ramenez vos esprits à leur bon sens ; et souvenez-vous, avant toute chose, que le gouverneur du Soudan est en révolte ouverte contre le détenteur du trône égyptien qui l'a nommé, et qu'il doit donc être écarté de son poste sans le moindre délai ; et que ceux, parmi les Soudanais, qui réclament la séparation sont eux aussi en révolte contre le détenteur du trône égyptien, qui a sur tous leurs cous — tout comme il a sur les cous des Égyptiens et des Soudanais tous ensemble — un pacte qui doit être respecté, et que ceux qui le trahissent et se dressent contre lui doivent être punis.

Voilà ce qu'al-Nokrachi Pacha doit réclamer ; sur cela il doit insister ; à cela il doit se tenir fermement ; et il ne doit pas se satisfaire avant d'y être parvenu — ni les Égyptiens ne doivent se satisfaire de leur président du Conseil avant qu'il n'y soit parvenu.

Tout cela est une chose, et l'histoire des négociations entre nous et les Anglais en est une autre, bien différente ; car nous sommes à présent devant un problème urgent — le problème de ce gouverneur général qui est lui-même en révolte et qui encourage la révolte. Une fois ce problème résolu, ce gouverneur général écarté, et les révoltés ramenés à l'obéissance et à la raison, nous reviendrons à nos positions sur les négociations. Et al-Nokrachi Pacha sait fort bien — tout comme les Anglais le savent fort bien — ce que les Égyptiens accepteront et ce qu'ils refuseront.